

jeunes filles de mon âge, je me trouvais seule à revenir chez ma mère, vers onze heures de la nuit. J'avais plusieurs rues, sombres et désertes à cette heure, à parcourir avant d'arriver à la maison que nous habitons.

Vous ne pouvez vous figurer, si vous ne l'avez éprouvé vous-même, l'effet que produit le bruit de vos propres pas sur le macadam d'un trottoir dans une rue obscure, la nuit, alors que tout semble fantôme et que la lueur pâle d'un bec de gaz, fiché comme un spectre au bord de la route, fait plus peur qu'il ne donne de courage !

Bref, en sortant de la maison où je venais de passer une soirée agréable, m'oubliant par mégarde à me trouver encore là à cette heure indue, j'étais assez effrayée et incédée.

Pour comble de malheur, à quelques pas seulement du lieu que je venais de quitter, j'aperçus une troupe d'hommes qui paraissaient se bousculer pour voir de plus près quelque chose ou quelqu'un au milieu d'eux.

Comme mon chemin était de passer près d'eux, je m'avançai le plus hardiment possible, songeant à profiter de l'intérêt qu'ils semblaient prendre au spectacle qu'ils avaient sous les yeux, pour me faufiler sans attirer leur attention. Mais, au même instant, la bande se mit en marche, suivant absolument le même chemin que j'avais à suivre.

En arrivant à l'Hôtel de Ville, lequel se trouvait un peu écarté des autres maisons, les hommes s'arrêtèrent, et je pus voir un vagabond qu'on venait d'arrêter et qu'on allait mettre en prison.

Bien que je ne me fusse arrêtée qu'un moment, à l'instant où je voulais me remettre en route, je me trouvai face à face avec un beau monsieur—je le vois encore ce soir, tel qu'il était—grand, habillé avec une extrême élégance, portant dans toute sa personne un cachet de noblesse, mais de noblesse dénuorisée, s'il m'est permis de rapprocher ces deux termes.

Il sourit en voyant ma stupéfaction et me demanda, d'une voix assez douce d'ailleurs :

—Savez-vous, mademoiselle, pourquoi on a arrêté cet homme ?

—Non, monsieur.

Je croyais en être quitte après cette réponse, mais je me trompais.

—Est-ce une promenade que vous faites en ce moment ? ajouta l'étranger.

—Non, monsieur, je retourne chez ma mère, tout simplement.

—Mais il n'est pas tard, et vous accepteriez bien de faire avec moi un petit bout de promenade.

La frayeur commençait à me saisir. Je répondis :

—Je ne puis pas, monsieur ; d'abord, je ne vous connais pas, et quand même je vous connaîtrais, il faut absolument que je rentre.

Il passa alors, malgré moi, son bras sous le mien et, se penchant à mon oreille :

—Vous ne me connaissez pas, il est vrai, et pourtant voilà trois mois que je vous aime et que je cherche une occasion pour vous parler.

—Lâchez-moi, monsieur, je vous en prie, il faut absolument que je rentre. Ce n'est pas une heure convenable pour dire et écouter de telles choses !

—Et pourquoi donc ? D'ailleurs, pourquoi êtes-vous si pressée de rentrer chez votre mère ?

J'oubliais alors, tellement la peur me tenait, ce que je lui avais répondu en premier lieu, et je m'écriai en essayant de dégager mon bras :

—Mais non, monsieur, je ne vais pas chez ma mère.

Il sourit.

—Et où allez-vous donc ?

Ne sachant plus ou donner de l'esprit, j'allais rester muette, quand une idée, qui me sembla lumineuse, me traversa la tête :

—Laissez-moi, de grâce, monsieur, ma mère est mourante et en ce moment je vais chercher du secours. Vous devez bien comprendre que s'il n'y avait pas un cas grave en question, je ne serais pas dehors à cette heure.

—Mais vous me permettrez bien, au moins, de vous accompagner jusqu'à l'endroit où vous vous rendez : les rues sont obscures et désertes, et je craindrais fort pour vous si je vous savais seule.

Pendant ce dialogue, nous nous étions mis en route. Soudain, à la fenêtre d'une maison donnant sur la rue que nous suivions, j'aperçus une lumière. Il me tenait toujours le bras. Une idée me vint à l'esprit : je changeai de tactique et essayant de sourire, je regardai l'inconnu en face :

—Vous pouvez m'accompagner jusqu'à cette maison où vous voyez une lumière. Ma sœur habite là, et je vais la prévenir que notre mère se meurt afin qu'elle vienne aussi et qu'elle envoie chercher du secours.

Et de fait, cette fois, je ne mentais pas entièrement car ma sœur habitait réellement cette maison.

Cela parut l'impressionner, et, sans pourtant lâcher mon bras qu'il serrait comme dans un étau, il m'arrêta et me dit :

—Si vous voulez me promettre de venir me rencontrer demain soir à neuf heures et demie à cette même place, je consens à vous laisser aller.

Je lui aurais promis n'importe quoi pour qu'il me laissât, quitte ensuite à ne pas tenir à ma parole. Le mensonge est-il une faute dans un cas de ce genre ? Je ne le crois pas.

—Demain soir, à neuf heures et demie, je vous rencontrerai à cette même place, me hâtai-je donc de répondre.

Je pensais cette fois qu'il allait me quitter, il n'en fit rien. Je devinai aussitôt son idée et du coin de l'œil je le surveillai. Je le sentis passer son bras autour de mon cou, mais au moment même où, se penchant, il allait déposer sur mon visage un baiser qui me faisait horreur d'avance, plus prompte que la pensée, je levai la main et la lui appliquai de toute ma force sur la figure. La douleur lui fit lâcher prise.

Dès que je me sentis libre, "je pris mes jambes à mon cou" et me mis à fuir d'une façon désespérée. La terreur me donnant une agilité que je ne me connaissais pas, je crois bien que mes pieds ne touchaient pas terre. Je ne courais pas, je volais.

Je passai comme une flèche devant la maison de ma sœur, ne songeant même pas à m'y arrêter, et, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, j'arrivai à notre maison. Je me jetai comme une folle sur le cordon de la sonnette puis, trop effrayée pour attendre qu'on vint m'ouvrir craignant toujours que mon persécuteur ne parvint à me rejoindre, je m'appuyai de toutes mes forces contre la porte, si fort que la serrure sauta et que la porte s'ouvrit toute grande. Je me précipitai comme une trombe dans le passage, ouvris la porte du salon où ma mère se trouvait en compagnie d'autres dames, et tombai évanouie sur le parquet.

Le lendemain, je me fis accompagner chez ma sœur, et, par la fenêtre, nous nous amusâmes à regarder ensemble l'inconnu "comptant les cent pas" sur le trottoir opposé : à neuf heures il arriva ; à deux heures du matin il se trouvait encore là.

Nous n'ébruitâmes pourtant pas cet incident romanesque et ne mîmes pas la police dans la confidence de cette affaire.

Quatre mois plus tard, un jour que, dans l'après-midi, je me promenais en compagnie de mon fiancé, au moment où nous tournions au coin d'une rue, je me trouvai face à face avec mon terrible inconnu. Il me fixa un moment, puis passa. Je fus si surprise que je ne pus articuler un son, mais à peine son regard m'eût-il quittée que, saisissant le bras du jeune homme qui m'accompagnait, je m'écriai :

—Voilà l'individu qui m'avait arrêtée cette nuit dont je vous ai parlé tant de fois.

Malheureusement, la foule était si compacte en cet endroit qu'il ne put deviner quel homme je désignais. Depuis ce jour je ne l'ai jamais revu.

*A. de Saint-Amand*

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité.—CHAMFORT.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA KALMIA OU PÉTROLE

Dans le comté de Champlain et près des Trois-Rivières, la Kalmia à feuilles étroites abonde le long des routes et des bois. Ses fleurs nombreuses, à corolles gamopétales, d'un beau rose, réunies en faisceaux, autour des rameaux, attirent forcément l'attention. C'est un arbrisseau de 3 à 4 pieds, de belle apparence, mais les cultivateurs ne lui accordent qu'un regard de dédain. Plus que cela ils en ont peur, sans savoir exactement pourquoi. Ils lui ont donné le nom de *pétrole*, parce qu'ils l'emploient en infusion et qu'elle provoque une sensation de brûlure, prétendent-ils.



"Introduite en France vers 1750, elle s'est parfaitement acclimatée, même en pleine terre. Ses fleurs renferment un puissant narcotique qui devient un poison violent pour les quadrupèdes. Le miel retiré par les abeilles des fleurs de *Kalmia à larges feuilles* provoque le délire, l'ivresse, les convulsions et quelques fois la mort."

Un auteur américain prétend de son côté que les paysans des Etats-Unis lui ont donné le nom significatif de *lamb-kill*, tue-mouton, parce qu'ils soupçonnent que les jeunes pousses de cette plante sont fatales aux moutons et surtout aux agneaux qui les broutent.

J'ai constaté moi-même cet été que plusieurs agneaux étaient morts de maladie inconnue dans des friches où la Kalmia existe.

En voilà assez pour nous donner à penser et nous croyons que les cultivateurs feraient bien de ne pas laisser croître cette plante près des pâturages.

*B. J. Massicotte*

AMUSEMENTS

ILLUMINATION DE L'EAU

Jetez dans un verre d'eau un morceau de sucre imbibé d'éther sulfurique. L'eau s'illuminera et produira dans une chambre noire un fort bel effet.

En soufflant légèrement à la surface de l'eau, on formera des ondulations lumineuses.

PROCÉDÉ POUR GRAVER EN RELIEF SUR UN ŒUF

Lavez, essuyez et faites bien sécher un œuf à coquille épaisse. Ecrivez et dessinez sur cette coquille avec une plume trempée dans de la graisse chaude et plongez l'œuf dans du vinaigre blanc ou dans de l'acide sulfurique faible.

Au bout de trois heures, retirez l'œuf et lavez-le à l'eau fraîche : l'écriture ou le dessin apparaîtra en relief.